

Les carnets de thèse et l'écriture de soi dans la recherche

Mélodie Faury

► **To cite this version:**

| Mélodie Faury. Les carnets de thèse et l'écriture de soi dans la recherche. 2019. halshs-02385715

HAL Id: halshs-02385715

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02385715>

Submitted on 29 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Pré-print

Les carnets de thèse et l'écriture de soi dans la recherche

Mélodie Faury

Que font les doctorant.e.s dans leur carnet de thèse personnel en ligne ? Parlent-ils de science, de recherche, d'eux-mêmes ? Que partagent-ils et que construisent-ils dans cet espace numérique ?

« On a donc pas tout dit lorsque l'on a dit « style » (ou « rythme », ou « façon de vivre », ou « manière d'être ») : l'enquête ne fait que commencer, et il est urgente de l'ouvrir car ce sont là parmi les termes les plus présents, mais aussi les plus ambivalents de notre culture commune. » Marielle Macé, 2016

L'approche que je développe se situe à l'intersection des sciences de l'information et de la communication et des études de sciences (dites aussi *Sciences and Technology Studies* ou *STS*). Je m'appuie sur des exemples concrets issus du terrain que j'explore actuellement : les carnets de thèse de la plateforme *Hypotheses.org*, c'est-à-dire à des blogs individuels tenus par des doctorant.e.s à partir de leur contexte professionnel. Il en existe actuellement 175 au catalogue d'*OpenEdition*. Je m'intéresse aux effets d'une telle situation de communication en termes de réflexivités, notamment par l'usage d'une énonciation à la première personne et par leur ouverture à un lectorat - les *autres* - auxquels ils s'adressent et dont ils ont des signes de présence.

En termes de parcours de recherche, la thèse est le moment du choix de s'inscrire ou non dans un métier, dans une discipline et un champ, dans un sujet de recherche, à partir de l'*expérience vécue* et *située* de la pratique (Faury, 2012). Les doctorant.e.s partagent parfois dans leur carnet un questionnement explicite sur le *sens* et l'*expérience* de l'activité professionnelle

J'étudie les carnets de thèse comme des lieux *ordinaires* de la recherche où appréhender un *rapport* des doctorant.e.s à leur expérience de la thèse, qui passe notamment par des modes énonciatifs. Et culturellement, d'abord en dehors du monde académique, le blog accepte volontiers un *style* d'écriture qui tend vers la forme orale et l'énonciation à la première personne.

Le carnet de thèse, comme un carnet de notes, est un lieu de multitudes : d'objets, de formes et de manières de dire, d'usages et d'appropriations, d'expérimentation, de foisonnement d'idées, etc. C'est un lieu d'avant-textes, riche d'une diversité d'écritures intermédiaires (Lefebvre, 2013 ; Jacob, 2011). C'est un lieu d'artisanat et de création. A la différence du carnet papier, les doctorant.e.s peuvent choisir de partager numériquement ce

foisonnement pour échanger et sortir parfois d'une pratique solitaire, n'attendant pas la publication ou la fin de l'écriture de leur manuscrit pour créer des liens à partir de leur activité de recherche. Iels partagent une pensée en cours d'élaboration, contextualisée par l'espace du carnet qu'iels dessinent pas à pas.

Dans les témoignages de carnetier.e.s que je recueille apparaît l'idée de « respiration » : la lecture et l'écriture des carnets qui donnent de l'air, qui donnent à penser, une pause, de l'espace, parfois même du divertissement. Pour certain.e.s doctorant.e.s qui les investissent, ces carnets représentent un espace inédit de liberté de parole et de ton, dans lequel l'envie de *dire* et le *désir épistémologique* peuvent s'autoriser à être à l'œuvre (Paveau, 2010).

Ici, j'écarte ici d'emblée l'étude de l'utilisation des carnets comme des sites de communication institutionnelle ou a-personnels, dans lesquels le « je » se dissout (Jurdant, 2006a et 2006b). Je m'intéresse aux carnets dans lesquels les doctorant.e.s se mettent en « je ».

1. Se mettre en « je » - La présence des doctorant.e.s dans les carnets de thèse

Dans leur carnet de thèse, les doctorant.e.s choisissent souvent de partager les connaissances validées qu'ellex ont acquises pendant leur parcours, et que parfois ellex enseignent. C'est une manière d'ouvrir des savoirs, tout en se positionnant personnellement dans un champ, dans une discipline. Il s'agit alors de se positionner, de se rendre visible et de se présenter : soi vis-à-vis de ses pairs, soi comme « maîtrisant » un certain nombre de connaissances, de références, soi comme « appartenant » à une discipline, à un groupe professionnel.

Les doctorant.e.s s'autorisent aussi à parler de leur *expérience* de thèse, parfois même plus que de leur sujet de recherche, pour lequel ellex ne se sentent pas immédiatement ou encore légitimes. Ainsi, ellex *parlent* la science depuis leur place et leur vécu *situé* (Faury, 2012).

« Il accompagnera mon expérience de thésarde : mes questionnements et explorations, mes hypothèses, mes plaisirs, mes découragements et détournements... bref... j'imagine que vous voyez bien où je veux en venir. »
<https://zistetstest.hypotheses.org/1>

Sur les carnets de thèse, l'écriture semble parfois « proche » de la parole. Les doctorant.e.s écrivent parfois comme ils parleraient. Mais ils ne *s'entendent* pas parler (Jurdant, 2006b).

Pourtant parler à la première personne en tant que chercheur.e, c'est déjà aller bien au-delà de « se raconter » comme une forme d'activité narcissique, telle qu'elle est parfois perçue : les doctorant.e.s partent à la recherche d'un propos juste, toujours en construction et situés dans le monde et dans un espace d'écriture qui n'existe que parce qu'ellex ont choisi de *l'habiter*.

Ainsi, le plus souvent, décider de parler à la première personne du singulier n'est pas le signe d'un égocentrisme mais bien de modestie et du refus de prétendre à l'universalité d'un propos, d'une expérience. C'est le signe, chez les doctorant.e.s, de l'attention à une parole qui ne se prétend pas objective mais précieusement subjective. Les carnets de thèse peuvent alors

être le lieu où les doctorant.e.s retissent et partagent un lien entre énoncé et énonciateur.

Quand elleux abordent leur sujet de thèse, elleux accompagnent leur propos de leurs questionnements, et de leurs doutes. C'est une *manière de parler* la science qui ouvre la possibilité d'un *lien* avec d'autres. A la fois dans une forme de partage de la *condition* de doctorant, de l'infra-ordinaire de la recherche, mais aussi dans une forme ouverte à la discussion, à l'entraide ou à la *disputatio*.

Cette forme d'écriture de soi ouverte à l'extériorité peine à trouver sa place dans nos pratiques de recherche. Elle est dévalorisée : pas assez « objectif », pas assez « collectif ». Pas assez « scientifique ». Or ce que cette écriture « perd » (au premier ordre) en scientificité, elle le gagne en réflexivité. Car c'est bien à mon sens la conscience réflexive individuelle, riche de savoirs situés, faisant référence aux conditions d'énonciation des discours produits, et explicitant « qui » parle, qui rend possible la construction d'une inter-subjectivité collective - par définition - et féconde, et pour tendre vers le plus d'objectivité possible (« strong objectivity » chez Harding, 1993). L'énoncé privé d'énonciateur « fait » scientifique, ce qui ne garantit pas pour autant son objectivité, ni n'informe sur le *rapport* qu'il entretient avec la « vérité ».

2. Habiter son espace propre

Entrer dans le terrain des carnets de thèse par une analyse qualitative me permet de plonger dans les interfaces blogs en tant que « lieu habité » et de prêter attention à la présence numérique de l'auteur.e et à ses intentions d'un point de vue éditorial, scientifique et relationnel.

Ecrire dans un carnet de thèse permet de raconter sa recherche et de l'articuler au fur et à mesure des billets rédigés et parfois inter-reliés (par exemple par des liens hypertextes). On retrouve dans le carnet le rythme de la thèse, et les activités qui la jalonnent (lectures, terrains, constructions méthodologiques, rencontres scientifiques, écritures, communications formelles, manuscrit, soutenance, recherche d'emploi, etc.) Les doctorant.e.s racontent et s'expriment par rapport aux différentes étapes de la construction de leur objet, de leur manuscrit et de leur installation dans un champ de recherche.

Un carnet de thèse, quand il est habité, c'est-à-dire investi comme *espace à soi*, est habillé, organisé, structuré, décoré mais aussi coloré par le « ton » de l'habitant.e (en-tête, illustrations, colonnes latérales, intitulés de pages, mots choisis pour les étiquettes, les catégories, etc.). Les doctorant.e.s sont chez eux, on vient leur rendre visite, les lire, parfois discuter, et elleux nous y accueillent.

« (...) c'est un lieu. Et puis c'est un lieu propre. A la De Certeau. C'est chez moi. Tu vois ? Et ce « chez moi » ça connote la liberté aussi. (...) Le blog c'est chez moi, y compris esthétiquement. » Carnetier sociologue

L'accueil dans un espace ouvert est une manière de ne pas ramener l'autre de force dans son territoire. Ce que l'on observe souvent dans les colloques par exemples, où les perspectives qui s'échangent sont dans un rapport de force et provoquent l'extinction de la voix qui n'a pas la légitimité suffisante parmi ses pairs. Dans un carnet de thèse, en tant que lecteur, on peut écouter, et suivre le travail des doctorant.e.s sur le temps long. Ce qui demande de la disponibilité et de prendre le temps. Ce que nous ne savons plus souvent faire dans nos rythmes et styles de recherche actuels. Les carnets sont une invitation à la *slow*

science.

Installer un espace à soi et accepter de l'ouvrir en y restant présent, c'est se montrer vulnérable et fragile aussi dans une recherche en cours. C'est partager un geste en train de se déployer. On se cherche en même temps que l'on cherche. On accepte de se tromper, de faire des erreurs. On ne cherche pas l'autorité, la puissance du savoir. On peut humblement chercher à expliciter le mieux possible ce que l'on est en train de tenter.

« (...) je lis beaucoup de carnets de jeunes chercheurs. Et ils tentent des trucs tu vois. Ils... ils tentent des choses, ils réfléchissent à haute voix et ça... sauf révolution épistémologique majeure, ce n'est pas demain la veille que tu le verras dans des articles des revues de Cairn » carnetière historienne

Les doctorant.e.s font des efforts de clarification, d'explicitation pour les lecteurs, qui ont, parfois avant tout, des effets réflexifs et constructifs pour eux-mêmes : où sommes-nous dans ce carnet / dans cette recherche ? Que s'y passe-t-il et qui parle ? Depuis quelle expérience, quelle place, quelle perspective ? Pour *dire* quoi et à quel sujet exactement ?

3. Réflexivités et enjeux épistémologiques de l'écriture à partir de soi dans une recherche située

« je trouve que c'est intéressant parce que ça relève aussi d'une certaine manière de voir ce qu'est la science. (...) Si on envisage qu'un savoir scientifique est au moins autant construit comme produit fini que construit avec soi, sa personne et bien du coup, ce sont les billets qui sont sans doute la « vraie » thèse. Mais si on considère que le savoir scientifique c'est d'abord le truc terminé avec une grosse mise à distance de soi et que le moi n'est pas vraiment un sujet, alors (la vraie thèse) c'est la thèse (le manuscrit) », carnetière historienne

« je suis forcément intéressé par des gens qui vont travailler la scientificité, la légitimité scientifique d'une écriture personnelle, d'une écriture de soi, d'une épistémologie du point de vue, d'une recherche en train de se faire publiquement » Carnetier sociologue

L'effacement du sujet dans les écrits scientifiques est le signe d'un *désir de scientificité* ou de la *volonté de faire science* qui conçoit la vérité comme synonyme d'objectivité et comme opposée à toute intervention de la subjectivité : écrire la science revient à construire des énoncés escamotant le sujet (Jurdant, 2006 ; Stengers, 1992).

Or dans les carnets de thèse, les doctorant.e.s qui utilisent le « je » ne prétendent pas pour autant écrire leur manuscrit de thèse en ligne, ni y construire de nouveaux savoirs scientifiques. Pourtant, la pratique du blogging scientifique peut devenir le lieu d'enjeux épistémologiques majeurs.

Parle-t-on ou pas à la première personne ? Si oui, est-ce pour communiquer sur soi, raconter ce que l'on fait et devenir visible ? Ou est-ce pour construire un savoir articulé à un point de vue explicité, en s'appuyant sur la réflexivité que permet cette forme énonciative (même si ensuite, dans les écritures « normées », le « je » se dissout à nouveau) ? Le carnet devient dans ce cas un *espace* de réflexivité, un lieu d'élaboration de savoirs situés, voire même un appareil critique accompagnant la construction des connaissances partagées dans d'autres lieux plus formels et légitimés.

« parce qu'une fois de plus pour moi c'est complètement aberrant d'avoir juste la thèse... l'appareil critique de la thèse c'est pas les notes, c'est le carnet quoi ! Tu vois, à un moment... ça joue la même fonction quoi »

Conclusion - Trouver sa voix

« La parole individualisée par sa capture graphique est aujourd'hui portée par un sujet qui *communique* plus qu'il ne *parle*. En devenant un instrument de communication entre moi et les autres, elle me sépare des autres. »
Jurdant, 2006b

Les carnets de thèse sont donc des espaces intéressants que s'approprient les doctorant.e.s et que parfois ils habitent. Ils peuvent devenir beaucoup plus que le lieu d'un « simple » récit de soi ou d'une promotion de soi. En tant qu'outils numériques, ce sont des espaces *potentiels, des lieux de communication* et mais aussi des lieux d'inscription, d'expression, de partage de questionnements, de choix, de normes et de valeurs. Là où il y a dissolution du « je », autonomisation des énoncés sans sujet, et déficit de réflexivité, les carnets de thèse me paraissent pouvoir réinstaurer - si on y prête attention - un mouvement réflexif, au moment même de la construction d'un *rapport* aux sciences chez les jeunes chercheur.e.s, et la possibilité d'émergence de nouvelles formes de collectifs interdisciplinaires fondés sur une manière d'entrer en relation, ancrée dans « la pratique partagée ici et maintenant » (Le Marec, 2002, p.11).

« En quoi c'est si important ? De pouvoir faire ça ?

- Expérimenter ? Sinon on est mort (rires). Non mais j'exagère un peu mais c'est important parce que sinon, la recherche devient la réitération du geste des anciens. (...) Sinon on n'invente plus. Et la recherche ce n'est pas que de l'érudition, enfin ce n'est pas savoir des trucs et savoir les mettre en forme pour moi, c'est... c'est inventer des manières de regarder des objets. », Carnetière historienne

Considérer la place du « je » dans les carnets de thèse, c'est questionner le « je » en sciences, la question de la voix et de l'oralité, de la prise de parole, nos rapports aux sciences, nos rapports à la scientificité, la place du sujet parlant et pensant dans nos pratiques orales et écrites, etc.

Trouver une perspective, une manière de dire le monde, de le rendre intelligible à partir de sa propre parole située, de son parcours, de son style, d'une manière d'être au monde et d'habiter le monde en tant que chercheur.e : autant de formes et de manières qui peuvent s'élaborer et qui s'élaborent parfois dans les carnets de thèse, quand les doctorant.e.s prennent le risque et la chance de *parler en leur nom* depuis là où elleux se trouvent et pensent.

Bibliographie

Stanley Cavell, Dire et vouloir dire, Paris, Editions du Cerf, « Passages », 2009.

Marin Dacos et Pierre Mounier, « Les carnets de recherche en ligne, espace d'une conversation scientifique décentrée », dans Jacob Christian (dir.), Lieux de savoir, Gestes et supports du travail savant, Paris, Albin Michel, 2010. En ligne : http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00439849/document

Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau*, Paris, Gallimard 2011 (2003).

Mélodie Faury, « Parcours de chercheurs. De la pratique de recherche à un discours sur la science : quel rapport identitaire et culturel aux sciences ? », Thèse, Ecole normale supérieure de Lyon, 2012. En ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00744210/document>.

Ulrike Felt, Rayvon Fouché, Clark A. Miller et Laurel Smith-Doerr (dir.), *The Handbook of science and technology studies*, Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 2017. Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

Sandra Harding, « Rethinking Standpoint Epistemology : What is Strong Objectivity ? », dans Linda Alcoff et Elizabeth Potter (dir.), *Feminist Epistemologies*, New York & London, Routledge, 1993.

Ivan Jablonka, *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, « Librairie du xxie siècle », 2014.

Baudouin Jurdant, « Parler la science ? », *Alliage*, 59, 2006a. En ligne : <http://www.tribunes.com/tribune/alliage/59/page6/page6.html>

Baudouin Jurdant, « Écriture, Réflexivité, scientificité », *Sciences de la société*, n°67, 2006b, pp.131-144.

Joëlle Le Marec, *Ce que le « terrain » fait aux concepts : Vers une théorie des composites*, Habilitation à diriger des recherches, Université Paris 7, 2002. En ligne : http://sciences-medias.ens-lyon.fr/scs/IMG/pdf/HDR_Le_Marec.pdf

Joëlle Le Marec, Mélodie Faury. « Communication et réflexivité dans l'enquête par des chercheurs sur des chercheurs », dans Jacques Béziat, (dir.). *Analyse de pratiques et réflexivité: Regards sur la formation, la recherche et l' intervention socio-éducative*, L'Harmattan, pp.153-166, 2013.

Muriel Lefebvre, « L'infra-ordinaire de la recherche. Écritures scientifiques personnelles, archives et mémoire de la recherche », *Sciences de la société*, 89, 2013, pp. 3- 17. En ligne : <https://journals.openedition.org/sds/203>

Marielle Macé, *Styles. Une critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016.

Lionel Maillot, *La vulgarisation scientifique et les doctorants : Mesure de l'engagement – exploration d'effets sur le chercheur*. Thèse en Sciences de l'information et de la communication, Université de Bourgogne - Franche Comté, 2018.

Walter J. Ong, *Oralité et écriture*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

Marie-Anne Paveau, « Le désir épistémologique », *Semen - Revue de sémio-linguistique*

des textes et discours, 29, 2010, pp.7-13.

Florence Piron, « Méditation haïtienne. Répondre à la violence séparatrice de l'épistémologie positiviste par l'épistémologie du lien », *Sociologie et sociétés*, Vol. XLIX, n°1, printemps 2017, pp. 33-60.

Felwin Sarr, *Habiter le monde - Essai de politique relationnelle*, Montréal, Mémoire d'encriner, Cadastres, 2017.

Isabelle Stengers (1992), *La volonté de faire science. A propos de la psychanalyse*, Le Plessis-Robinson, Delagrang/Synthélabo, *Les empêcheurs de penser en rond*.